

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/3 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.3.50142

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

le même. Les choses sont évidemment à nuancer au gré des matières, de la célébrité des enseignants-chercheurs, des possibilités de carrière etc. Il n'en demeure pas moins que jusqu'à la première guerre mondiale, les États ont fourni aux universités l'encadrement humain et matériel nécessaire. C'est au cours de l'Entre-deux-guerres du XX^e siècle que les équilibres se sont détériorés.

Les deux idéaux antagonistes se sont d'ailleurs contaminés. Les réformes partielles du Second Empire (V. DURUY) et de la III^e République (L. LIARD) ont revalorisé les universités maigrichonnes de la première moitié du XIX^e siècle. En Allemagne, le système »humboldtien« n'a pas empêché la montée des écoles parallèles scientifiques et techniques très spécialisées. Il n'est guère besoin de souligner l'efficacité de ces universités, surtout allemandes (p. 570–587). Ce qui n'a pas été sans évolutions parfois discutables: PAULSEN notait qu'en 1895 on était passé de »l'âge de la philosophie absolue« à un nouvel âge de »non-philosophie non moins absolue« (p. 301). Ce qui, selon RUEGG, s'est répercuté de façon très négative en 1933. Ainsi s'égrènent, au fil des pages, des constats passablement »hétérodoxes« qu'il reste à analyser. Le tableau de la page 101 des bibliothèques universitaires donne des résultats très inattendus. En 1938, le classement par importance numérique s'établit comme suit: 1) Saint-Petersbourg avec 11 040 000 livres, 2) Paris et ses 5 520 000 livres, 3) Londres 4 760 000, 4) Berlin 4 695 000 etc. À vérifier ...

Ce livre fourmille au total de pistes de recherche majeures qu'il reste, de pays à pays, à exploiter, à approfondir. Il n'est évidemment pas possible, en ces quelques pages qui me sont allouées, de rendre compte de l'extraordinaire richesse, mais aussi des invraisemblables lacunes d'une recherche européenne très inégale.

On se bornera donc, in fine, à évoquer l'ultime chapitre de N. HAMMERSTEIN sur les répercussions des deux guerres mondiales. Les universités allemandes y ont perdu leur suprématie linguistique. Ainsi s'est amorcée la montée en puissance extraordinaire des universités anglo-saxonnes, surtout avec la fuite des cerveaux allemands (juifs) à partir de 1933 (le tiers des effectifs de professeurs de 1932). C'était, de la part de l'invraisemblable aveuglement criminel des dirigeants nazis, bien mal récompenser l'apport de ces professeurs. Signalons simplement que la guerre de 1914 n'a pu être continuée en 1915 que grâce de la découverte par Fritz Haber du procédé de synthèse à partir de l'air qui a permis d'anéantir l'effet du blocus maritime anglais sur les nitrates du Chili. Quant à la deuxième guerre mondiale, elle a été l'occasion d'une focalisation jamais vue des efforts scientifiques. En 1945 il y a bien une rupture décisive avec les cadres du passé. Cette évolution-révolution ouvrit de larges portes à un afflux massif de nouveaux étudiants issus de quasi toutes les couches de la société. Les universités purent ainsi, à des degrés très divers, »repartir« sur des bases largement renouvelées.

Ainsi ce tome III de l'histoire des universités constitue une base de données dont on ne pourra plus se passer.

Jean MEYER, Paris

Kurt NOWAK, Schleiermacher. Leben, Werk und Wirkung, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2002, 632 p., ISBN 3-525-55448-6, EUR 49,00.

Nowak a achevé ce livre juste avant sa mort en 2001. On connaît l'œuvre considérable de cet historien des religions, spécialiste de l'histoire du christianisme en Allemagne. La biographie de Schleiermacher en est le point d'orgue qui montre tout le savoir et le savoir faire de l'historien: un ouvrage sérieux mais non prétentieux, ambitieux mais accessible. Sans doute la personnalité de Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher (1768–1834) a-t-elle fasciné Nowak par ses nombreuses facettes, et, sans doute aussi, par son engagement pour sa foi et son Église. La biographie de Schleiermacher se détache sur l'arrière-plan politique,

social, religieux et intellectuel de l'histoire de la Prusse à un moment dramatique et décisif de son devenir. Nowak nous fait revivre cette époque en nous retraçant la vie d'un intellectuel engagé.

Depuis Dilthey, qui a écrit une « Vie de Schleiermacher », on avait tendance à voir surtout dans ce théologien-philosophe le précurseur de l'herméneutique, un art de comprendre les textes écrits ou parlés qui, chez lui, restait une technique philologique et n'était pas encore l'organon de la philosophie qu'elle est devenue au XX^e siècle, après la faillite de la métaphysique et du scientisme et pour pallier les impasses gnoséologiques de l'historisme.

L'ouvrage de Nowak nous montre l'étendue de ses préoccupations et de ses sphères d'activité. Il a été pasteur de l'église de la Sainte Trinité à Berlin, engagé dans le travail pastoral et caritatif, théologien, prédicateur, conseiller et adjoint de Wilhelm von Humboldt pour les réformes éducatives prussiennes, conseiller d'État, professeur de théologie à la toute jeune université Frédéric-Guillaume de Berlin, à la fondation de laquelle il a pris part, membre de l'Académie royale de Prusse. Il sera aussi un grand réformateur de l'Église prussienne, un théologien qui en précisera la dogmatique et l'un des artisans de l'union des Églises luthérienne et réformée en une Église évangélique. Pour être complet, il faudrait encore ajouter ses activités d'écrivain, de traducteur (des œuvres de Platon essentiellement) et de critique littéraire au sein de cette période de bouillonnement culturel qu'a été le Romantisme.

Il a écrit pratiquement sur tout, de façon certes moins systématique et achevée que son contemporain Hegel, qui le trouvait un peu trop sentimental et confus. En vérité, il se veut dans tous les domaines artisan de la synthèse ou de la médiation. Le théologien essaie de définir le statut d'une théologie philosophique essayant de concilier foi et savoir. Il écrit une « Vie de Jésus » qui tend à montrer l'étroite union entre l'historicité et la divinité du Christ. Sa théologie se veut à la fois théorique et pratique, accompagnée d'une dogmatique et d'une éthique qui montre comment les normes éternelles voulues par Dieu ont à s'inscrire dans l'histoire. Chez Schleiermacher, la philosophie ne peut être dissociée de la théologie et la théologie de la philosophie. Cette dernière, telle que Schleiermacher l'expose dans des cours ou dans ses conférences à l'Académie, a parfois été qualifiée « de réalisme idéal », plus proche de l'idéalisme objectif d'un Schelling que de l'idéalisme subjectif d'un Fichte. Si la raison peut être efficace dans l'histoire et conduire l'humanité vers un bien suprême, c'est qu'elle s'enracine dans une totalité d'origine divine. Schleiermacher ne partage pas l'opinion de ses contemporains romantiques sur l'art. Il ne peut devenir une religion de substitution, il n'est que l'expression de l'humain en l'homme et a donc partie liée avec l'éthique et la psychologie.

Il serait vain, dans un compte rendu, d'essayer de reproduire toute la richesse de cette pensée. Elle est accompagnée d'une théorie de l'État dans laquelle transparaissent rapidement le patriotisme prussien et l'idée d'une monarchie populaire proche de celle des Réformateurs prussiens, théorie elle-même complétée par des vues sur l'éducation des citoyens en vue de leur intégration dans la communauté nationale. Schleiermacher prendra part comme publiciste au combat de libération contre Napoléon.

Alors même qu'il atteint l'aisance et peut s'adonner aux joies de la vie en société, Schleiermacher tombe dans un certain discrédit public à l'époque où sévit la « persécution des démagogues » sous la restauration metternichienne. Il n'en poursuit qu'avec plus d'ardeur son activité de prédicateur. Si l'influence de Schleiermacher a été importante avant tout dans le domaine théologique et ecclésial, le dernier chapitre consacré à sa réception montre que tous les autres aspects de son œuvre continuent, avec des fortunes diverses, à être pris en considération jusqu'à nos jours. La biographie de Nowak allie avec bonheur le récit de la vie familiale et sociale au commentaire érudit, mais sans lourdeur, de l'œuvre immense de son personnage. On ne peut qu'admirer la grande maîtrise de Nowak dans le traitement de la masse d'informations qu'il a accumulées. L'aisance qu'il manifeste dans les domaines les plus divers, histoire, philosophie, théologie, pédagogie, sciences humaines en général etc., le

place à la hauteur de l'auteur dont il retrace la biographie intellectuelle tout à la fois avec empathie, profondeur et clarté.

Gilbert MERLIO, Paris

Les sociétés rurales en Allemagne et en France (XVIII^e–XIX^e siècles). Actes du colloque de Göttingen (23–25 novembre 2000), publ. par Gérard BÉAUR, Christophe DUHAMELLE, Reiner PRASS et Jürgen SCHLUMBOHM, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2004, 302 S. (Bibliothèque d'Histoire rurale, 8), ISBN 2-911369-07-6, EUR 32,00.

Eine auf empirische Exploration und Teilsynthesen angelegte ländliche Gesellschaftsgeschichte des 18. und 19. Jhs. ist für Deutschland mehr noch als für Frankreich ein dringendes Desiderat – eine komparative Darstellung für beide Länder gab es bislang gar nicht. Die Gesellschaftsentwicklung auf dem Land ist, wie nicht erst dieser Sammelband erweist, in hohem Grad vergleichsfähig: Aufgrund äquivalenter – nicht gleicher – sozialer Strukturen und feudaler sowie kommunaler Institutionen, durch gemeinsame Probleme, Herausforderungen und programmatische Formulierungen und auch wegen der regionalen, die Nationsgrenzen übergreifenden Überlappungszonen. Zugunsten eines auf langfristige Prozesse angelegten Ansatzes treten die bisherigen Vorstellungen über die bürgerliche Revolution auf dem Land stark zurück. Der 2003 auch auf deutsch publizierte Band nimmt die Impulse der florierenden französischen Forschung ebenso wie die der institutionell allerdings weniger abgesicherten deutschen Neuen Agrargeschichte auf. Er konzentriert sich auf agrarische Institutionen und Akteure, auf soziale und wirtschaftliche Strukturen, auf Konzepte und Mentalitäten der Beteiligten und bündelt die einzelnen Faktoren in einem Konzept der Agrartransformation, das die Teleologie des klassischen Modernisierungskonzeptes vermeidet, aber auch nicht bei der Konstatierung disparater Einzelentwicklungen stehen bleibt.

Innerhalb dieses überraschend verbindlichen Gesamtrahmens verfolgen dann die Einzelbeiträge gleiche oder ähnliche Untersuchungsobjekte. Die Einleitung von Gérard BÉAUR und Jürgen SCHLUMBOHM, welche die Forschungslage souverän charakterisiert und auch Begriffsprobleme reflektiert (wie übersetzt man »Bauer«?), nimmt einen expliziten Vergleich vor.

Im Band insgesamt sind es am ehesten die französischen Beiträge, die über die Grenze schauen.

Das erste Aufsatzpaar behandelt die grundlegenden feudalen Institutionen, bei dem sich das Übersetzungsproblem zeigt: Werner TROSSBACH charakterisiert die Gutsherrschaft (*Seigneurie domaniale*) als Konfliktherd, die Durchsetzung der Gutswirtschaft (*Seigneurie foncière*) im ostelbischen Deutschland kulminiert im 18. Jh., zugleich setzt ihre Auflösung ein. Es gibt, so die These, stets eine offizielle und eine verborgene Ökonomie in diesem Bereich. Annie ANTOINE geht zunächst von starken Unterschieden der (ost-)deutschen und französischen Institution aus und dann bei ihrer Analyse der französischen Grundherrschaft (*Seigneurie*) auch auf Aspekte der Lebenswelt ein. Jean-Marc MORICEAU äußert sich zur Frage, inwieweit landwirtschaftliche Großbetriebe in Frankreich tatsächlich die Motoren agrarischer Innovation (eher der Produktspezialisierung als des Technikeinsatzes) waren, die er vorsichtig bejaht. Moriceau betont besonders die Bildung der Großpächter, ihren Innovationsgeist und ihre Bibliotheken. Allerdings legt er im diachronen Vergleich unterschiedliche Quantitäten zugrunde, was jeweils einen »Großbetrieb« charakterisierte und manchmal erscheint seine Quellenbasis doch allzu schmal. Jean-Michel BOEHLER zeigt hingegen am Elsaß und im Vergleich mit Flandern und Baden, wie kleinbäuerliche Familienbetriebe auf Parzellenbasis ständige Produktions- und Produktivitätsfortschritte erzielten, indem sie die wachsende menschliche Arbeitskraft zu einer immer intensiveren Bearbeitung des Bodens nutzten, wobei der enge Konnex zwischen Land und Stadt stimulierend